

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



***Le Dernier recours* de Christine L'Heureux**
***Le Dernier recours*, Montréal, Libre Expression, 1984, 213 p.**

Michel Lord

Number 38, Summer 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40003ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lord, M. (1985). Review of [*Le Dernier recours* de Christine L'Heureux / *Le Dernier recours*, Montréal, Libre Expression, 1984, 213 p.] *Lettres québécoises*, (38), 28–29.

des discours codés/décodés de l'extérieur par un appareil qui ressemble à une sorte de bon Big Brother accordant à chacun la jouissance qu'il désire éprouver. Mais les hommes ne semblent pas maîtres de leur destinée. Ils éprouvent des fantasmes qu'un groupe de techniciens en informatique a pour fonction de machiner. Si j'ai bien compris, il s'agirait d'une autre allégorie satirique des temps modernes. Nous sommes en plein mythe de l'ordinateur. Même le bonheur est programmable. Le fantasme qui surnage ici est celui du passage d'un corps/programme (bio/géno/social) à l'autre. Bonheur aussi instable que ce court instant de réjouissance où les techniciens d'Utopie réussissent pour la deuxième fois en un siècle à rendre «tout le monde [...] heureux» (p. 81).

La problématique de la nouvelle de Pierre Sormany est légèrement différente. Dans «le Tyran», le pays régi par le gouvernement de la Capitale est censé être à l'abri de la dictature parce qu'il est trop vaste pour qu'un seul système puisse le contrôler. Pourtant, il y règne un ordre parfait. La machine administrative, un cerveau électronique, prévoit tout. Mais une légende circule dans le pays: pendant vingt ans, un tyran contrôla la machine. Il s'amusait à brouiller les dossiers: il faisait du «sabotage tranquille» (p. 111). «Le Tyran ne cherchait pas à installer l'injustice; il s'amusait simplement à semer le désordre» (p. 114). Un jour, un technicien découvre un code d'accès secret à l'ordinateur. À partir de ce moment, «le deux mai!» (et non le vingt!), plus aucune trace du Tyran. Il s'est comme effacé des mémoires de l'ordinateur. Mais la légende dit qu'il continue toujours à manipuler le gouvernement de la Capitale.

Il est extrêmement tentant de faire de ce texte une lecture de la situation politique québécoise des dernières années, d'autant plus que le Tyran se nomme Jean-Baptiste, symbole de celui dont l'histoire est une épopée pour ne pas dire une légende. Mais sans doute serait-ce réduire la portée de ce texte? Une chose est toutefois certaine: cette histoire, de même que celles de Provencher et de Barbe, se lit comme une satire du monde actuel où des machinations de toutes sortes se font «par delà le bien et le mal». Il y a des choses que le procédé de la distanciation permet sans doute de dire avec plus d'effets de sens que l'essai ou l'histoire réaliste.

Daniel Sernine s'est engagé depuis quelque temps sur une autre voie que celle qu'il suivait depuis 1978 et dans laquelle il semblait vouloir s'enliser. «La Tête de Walt Umfrey» garde toutefois certaines affinités avec ses oeuvres antérieures (goût des masques, du *space opera* et des pouvoirs métapsychiques). Ici, par contre, l'écrivain se libère des carcans traditionnels et met l'accent sur le carnavalesque donc, en principe, si l'on se réfère à Bakhtine qui a mis au point le concept, sur «la transposition dans la littérature de la culture populaire conçue comme vision complète du monde et non simplement la survivance textuelle de résidus carnavalesques» [André Belleau, «Carnavalisation et roman québécois: mise au point sur l'usage d'un concept de Bakhtine», dans *Études françaises*, 19/3, p. 53]. De plus, la carnavalisation implique une «suppression joyeuse des distances entre les hommes» et une «inconvenance parodique». Or, dans le texte de Sernine, il existe une distance infranchissable entre les hommes précisément décuplée par le carnavalesque compris ici

comme une scénarisation où chacun joue sa petite comédie pour mystifier l'autre. C'est le règne de l'égoïsme total, sauf pour le personnage principal qui cherche à améliorer par ses recherches scientifiques le sort de l'humanité et qui se sent précisément isolé dans ce monde qui carnavalise en instituant la distance, ce qui est bien la plus étrange des «fêtes».

Michel Bélil participe également à ce collectif. Sa nouvelle «Rosemonde» fonctionne autant selon le code merveilleux que selon le code proprement SF. Ses personnages, deux jumeaux, font figures d'archétypes (des enfants perdus) qu'une voix intérieure guide vers leur origine lointaine (schéma de la quête en vue d'une reconnaissance heureuse). Ils sont nés de «l'élément essentiel du noyau de l'univers» (p. 157) et y sont attirés malgré eux pour y être à nouveau absorbés. Il s'agit donc d'une science-fiction un peu mystique où resurgit le mythe du Grand Espace-Temps primordial dont tout homme, paraît-il, a la nostalgie.

Le Dernier recours

de Christine L'Heureux



Christine L'Heureux

Christine L'Heureux n'en est pas à ses premières armes en littérature. C'est toutefois l'essai² qu'elle a surtout pratiqué. Avec *Le Dernier recours*³, elle aborde le genre romanesque et, dans un sens, la science-fiction. Pour diverses raisons, l'oeuvre m'a laissé perplexe.

Le roman repose pourtant sur une problématique intéressante: que se passerait-il si un virus mortel, ne s'attaquant qu'aux femmes, risquait de dépeupler la Terre et de mettre ainsi en danger la survie de l'espèce humaine? *Le Dernier recours* parle de la nécessaire adaptation de l'humanité à une réalité nouvelle. Ce sujet fascinant subit malheureusement un traitement plus ou moins approprié. Il y a là quelque chose qui agace. Est-ce la thèse? Le roman cherche en effet à démontrer que l'homme, en tant que mâle, changerait pour son mieux-être et pour celui des institutions sociales s'il pouvait vivre ce que la féminité porte de plus spécifique, c'est-à-dire le processus de la grossesse. En soi, c'est sûrement vrai. Si

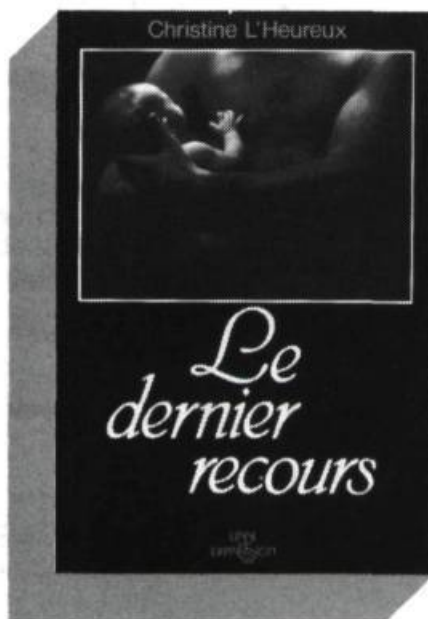
le roman s'en tenait au développement de cette (hypo)thèse, les choses n'iraient peut-être pas si mal. Mais comme ensemble narratif, *le Dernier recours* ne passe pas la rampe.

Jacques, un jeune médecin, accepte d'être, dans le plus grand secret, le premier homme à porter un enfant. La science médicale vient ainsi au secours de l'humanité menacée. Notons qu'en voulant éviter la stéréotypologie habituelle (sexiste), l'auteure s'est vue obligée de choisir un homme comme héros sauveur de l'humanité. Son hypothèse l'y obligeait. C'est même en tant que mâle que Jacques est narrativement exploité.

Les séquences qui traitent de la métamorphose physio/psychologique de Jacques sont d'ailleurs plutôt intéressantes. Profondément troublé, l'homme découvre dans le miroir son double féminin envers qui il éprouve un sentiment d'attraction/répulsion. Ce discours de l'altérité me semble particulièrement pertinent et surtout dramatiquement bien mis en discours dans les séquences où il apparaît. Par moment, il est même touchant. En revanche, lorsque Jacques songe à son passé, il fait figure de «mâle» repentant, découvrant naïvement, dans son corps de «femme», l'existence de la souffrance universelle, comme si cela était réservé à la féminité.

Ce discours romanesque, axé sur la montée du sentiment, adopte avant tout le ton de l'analyse psychologique. Le narrateur omniscient suit pas à pas l'évolution de certains autres personnages qui, comme Jacques, voient avec douleur leur monde familier s'effondrer. On y apprend par brèves notations que les femmes meurent par centaines de millions, que cela engendre la panique et le vandalisme dans les villes, que les relations entre les hommes et les femmes deviennent de plus en plus difficiles. Montréal devient invivable tant la terreur a envahi ses rues. On n'arrive malheureusement pas à croire à ce scénario catastrophique. Le climat d'incertitude et d'angoisse apparaît comme factice et est, somme toute, plutôt mal rendu. Il y a là distorsion entre ce que le discours veut représenter et l'écriture.

En fait, ce que *le Dernier recours* dit inlassablement, de manière tantôt heureuse, tantôt malhabile, c'est la nostalgie d'un monde perdu. Plus rien n'est possible sur une terre hantée par l'image de la



mort. Le narrateur, empruntant le point de vue d'un des personnages, se prend à regretter, entre autres, le temps de la revue *Mainmise*, «époque où tout était encore possible. Tout, absolument tout» (p. 73). Reste donc la nostalgie d'un certain paradis perdu. Dans l'oeuvre, cela s'inscrit essentiellement dans l'imagerie de l'eau. Jacques, enceinte, sent souvent le besoin de se plonger dans un bain comme si l'enfant qu'il porte le lui commandait. Inversement, la naissance, cette sortie de l'eau primordiale, apparaît comme mortelle, l'existence étant «une écriture dédoublée [et constituée] de ratures, d'hésitations, d'imperfections, de défauts incrustés à chaque page de [la] vie [et l'] enfant, [en venant] au monde, [...] serait exclu à jamais de cette extase paradisiaque où tous les besoins sont satisfaits [...] Cet enfant allait se sentir mourir ... en venant au monde» (p. 158).

De nombreux indices comme ceux-ci, qui donnent l'eau comme essentielle, servent sans doute à motiver la conclusion. Cette dernière demeure littéralement renversante. Jacques est assassiné peu après l'accouchement. On n'en parle plus. L'enfant est élevé près d'un cours d'eau où on lui apprend à vivre sous l'eau. Comme par hasard, une fillette s'habitue elle aussi à la vie aquatique. Au terme du roman, les deux êtres, véritables mutants, s'en vont fonder une nouvelle humanité dans la mer. Il s'agit d'un véritable dérapage mais non pas dans le sens des brillants glissements d'un Philip K. Dick en science-fiction ou d'un

Julio Cortazar en fantastique. On pourrait toujours à la rigueur parler d'un fantastique ésotérique mais cette chute (ou cette montée?) dramatique semble tellement surgir de nulle part, qu'elle est esthétiquement inopérante. C'est un peu comme si l'on passait brusquement du *Requiem* de Mozart au *Lac des cygnes* de Tchaïkovsky. J'apprécie les formes hybrides mais il y a des limites. Parti comme un roman de science-fiction où la médecine tente de sauver une humanité mourante, cette oeuvre se transforme en analyse des répercussions psychologiques d'une grossesse masculine (jusque là ça va), pour déboucher sur une sorte de merveilleuse utopie mystique qui laisse entendre que la vie humaine peut disparaître de la terre puisqu'un nouveau couple amphibie, Adam et Ève de la mer, a renoué avec l'extase originelle. La hauteur des sentiments n'est pas toujours garante de la beauté et de la cohérence d'une oeuvre. C'est dommage. □

1. Pour commander *Espaces imaginaires II*, écrire à M. Jean-Marc Gouanvic, les Imaginoïdes, 6990, rue Ernest-Fleury, Trois-Rivières (Québec) G8Y 5X3. (8.95\$).
2. *L'Orgasme au féminin*, Montréal, Éditions de l'Aurore, 1979; Éditions du jour, 1982.
3. *Le Dernier recours*, Montréal, Libre Expression, 1984, 213 p.